

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le caractère général de la mode selon le sentiment parisien le plus élégant, quant à présent du moins, consiste en ceci : simplifier la forme, diminuer les garnitures, fonder les couleurs d'une façon harmonieuse, donner en un mot à la toilette un ensemble net et tranquille dont l'aspect n'étonne pas, mais charme.

On est revenu des costumes historiques plus ou moins défigurés, les couleurs tranchantes ne sont plus dans le goût du jour ; enfin, au lieu de chercher à cacher la femme sous un amas de fanfreluches, on veut la dégager en faisant valoir ses avantages naturels. De là, le corsage cuirasse, la tunique *cotte de mailles*, le tablier drapé, et la tunique russe à la Bulgare, qui est la dernière expression du goût de la haute fashion parisienne.

Ce à quoi une femme élégante doit tendre aujourd'hui pour la toilette, c'est à avoir une taille longue, mince et cambrée ; le reste du corps presque emprisonné dans une tunique ou un tablier, à devants plats, tendus et drapés sur les côtés derrière, pour se perdre sous les plis du jupon.

Voilà les données de la mode nouvelle ; à vous, chère lectrice, de mettre à profit ces renseignements de la façon la plus convenable, en tenant compte surtout de votre individualité afin de ne rien forcer, car il faut être gracieuse avant tout, et si l'on ne peut à volonté être belle, du moins il est facile d'acquiescer la grâce : il suffit, pour cela, d'avoir du goût et de vouloir être aimable.

On s'est remis à porter avec un certain entrain la tunique-blouse ; j'en ai vu, au bord de la mer, de très bien établies ; ce genre convient aux femmes un peu fortes de leur nature ou qui le sont accidentellement. Une toilette, entre autres, en cheviotte havane : — Jupon à traîne légère, terminé par un plissé de quarante centimètres, dont la tête est marquée par un biais piqué. Tunique blouse à devants larges, flottants et très longs,

garnis de boutons en os de même couleur ; le dos est ajusté à la taille par une ceinture invisible, qui maintient la tunique en dessous. Une ceinture apparente de même étoffe, repliée sur elle-même et fixée également à la taille par trois boutons, peut à volonté dessiner le corsage, en se boutonnant sur les devants. La jupe de la tunique est relevée sans façon derrière par des ganses passées dans les boutons de la ceinture. Large col marin,

revers au bas des manches et poches, le tout garni sur les bords de cinq rangs de piqûres. — Rien de plus simple et qui ait meilleur air que cet ensemble.

La tunique-blouse se porte aussi bien en négligé qu'en toilette très habillée ; mais je ne l'ai vue établie qu'en étoffe de laine ou en tissu léger et transparent : grenadine, mousseline, canevas ; dans ce dernier cas, les garnitures sont élégantes : des dentelles surtout, souvent coquillées sur les devants où elles sont entremêlées de nœuds de ruban. Sous une tunique-blouse de ce genre, on met une jolie robe de soie.

Il y a en ce moment une grande lutte dans la cordonnerie : il s'agit de savoir qui l'emportera, de la chaussure à bout carré, ou de la chaussure à pointe arrondie. On a trouvé le moyen de tout concilier en faisant les deux genres. Seulement la bottine de fatigue, en cuir ou chevreau, doit avoir les bouts carrés légèrement bombés, afin de préserver la pointe du pied d'un contact trop rude ; la chaussure élégante, au contraire, se

termine en pointe arrondie un peu recourbée. Le mignon soulier Louis XIV continue d'être fort en vogue ; avec lui, le bas de soie de couleur assortie à la toilette est tout à fait de rigueur.

A côté du bas de soie, inabordable pour certaines bourses, il y a un bas en fil d'Ecosse presque aussi joli et que beaucoup de femmes très élégantes adoptent. Il n'est plus de trousseau sérieux sans une série de bas de ce genre en toutes couleurs.



P. N° 216. — COSTUME DE JARDIN.

Les stations thermales et les plages de l'Océan voient de plus en plus affluer les baigneurs. Vichy, Royat, Boulogne, Luchon, Uriage, Villers, le moindre village enfin où coule un filet d'eau, sont l'objet de l'empressement de la foule, et cela sans que l'élégance cesse d'y trouver son compte.

A Trouville, la comtesse de Moltke portait, l'autre jour, sur la plage, un costume d'une exquise originalité et d'une grâce achevée, bien qu'il fût fait avec les étoffes mêmes dont s'habillent les femmes de pêcheurs. L'idée de la comtesse fera certainement école parmi les individualités élégantes des baignades de mer. Elle contient tout un programme pour les femmes qui sont aux eaux. Que de pittoresques toilettes, en effet, ne peuvent-elles se faire en employant, taillées par une main habile, les étoffes populaires particulières aux divers endroits où elles se trouvent! Chaque pays possède, en ce genre, un choix et une variété de tissus qui se prêtent à toutes les fantaisies et peuvent composer les costumes les plus charmants.

Les échos de la plage de Dieppe m'apportent quelques gracieux tableaux. Il est question notamment des soirées théâtrales organisées, dans les salons mêmes du Casino, par l'administration des bains, avec le concours des artistes du théâtre de Rouen. On y joue le vaudeville, la comédie et l'opéra, de façon à charmer le public élégant et dilettante qui forme l'auditoire. Les toilettes très soignées de l'assistance augmentent l'attrait de ces fêtes, qui offrent un certain caractère d'intimité rempli de charme. Tout le monde se connaît de vue et même de nom; les sympathies rapprochent les uns et les autres; on cause, on rit et l'on médite à qui mieux mieux! A onze heures, tout est fini, chacun rentre chez soi, et la vue de la mer, par une belle nuit étoilée, forme un spectacle plus attrayant encore que celui que l'on vient de quitter.

Les nuances claires dominent à ces soirées, le blanc surtout. On me signale quelques toilettes assez réussies; j'en détache celle-ci: — Robe de basin blanc, avec volants et broderie anglaise; seconde jupe garnie, au milieu du tablier, par une échelle de nœuds de ruban gros bleu, encadrés de broderie anglaise; celle-ci orne ensuite les bords inférieurs en remontant derrière, pour suivre l'ouverture de la jupe, dont les deux côtés se rapprochent par une cascade de plis et de nœuds.

Dans un autre ordre d'idées, particulièrement agréable aux femmes qui cultivent les passe-temps hippiques, nous trouvons encore une innovation à noter; il s'agit d'un gracieux détail de la mode concernant la façon des amazones.

On en fait beaucoup en satin de Chine, en toile de laine gris de lin, en toile de Saxe avec corsage sans manches, — les manches sont d'étoffes pareilles à la jupe, — en faille de couleur. Le chapeau est rond, en paille, avec voile de gaze assorti à la nuance du corsage. Sur le côté de celui-ci est une petite bride dans laquelle se passe un bouquet de fleurs. Quelques *sport-women* remplacent le bouquet par un mouchoir en batiste d'ananas de même ton que la jupe.

Rien de plus élégant et de plus juvénile que ce genre d'amazone; il s'harmonise à ravir avec la poésie des champs et des forêts.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 216 (voyez page 361).

Costume en linon blanc. — Jupons uni, à traîne légère; seconde jupe très-longue, gracieusement relevée près de la basque, par un nœud à bouts flottants en rubans gros bleu. Corsage ouvert du haut par un col montant et des revers rabattant sur des bouclettes de ruban bleu. La basque s'écarte devant où elle

est plate, elle forme ensuite un plissé qui se continue derrière, et les petits côtés du dos se terminent en basques à revers qui retombent sur les plissés en question avec une boucle en nacre sur chaque pointe. La manche, plate et ronde dans le haut, est garnie de deux volants plissés très-hauts, fixés par des nœuds de ruban bleu, retenus eux-mêmes par une pointe rabattue du bord de la manche, avec une boucle sur l'extrémité. — Lingerie ruchée avec jabot. — Chapeau *Niçois* en paille et mousseline blanche, garni d'une touffe de petites églantines; brides en ruban bleu nouées sous le chignon.

G. N° 440 (voyez page 366).

1. — Première jupe en taffetas gros bleu à traîne unie. Seconde jupe en mousseline blanche sans tablier, terminée par un volant de 40 cent. coulissé du haut puis traversé par des biais en taffetas bleu. Polonaise en mousseline entourée d'un volant de 10 cent. et en plus devant, d'un plissé coupé par des bandes de taffetas. Un large pan de mousseline garni de même forme un nœud pour le pouff et retombe en un bout arrondi sur le côté. Corsage encadré de ruches et de rubans assortis, manches duchesse et nœud de ruban. Chapeau de paille, turquoise bleue et roses thé.

2. — Costume en toile écru; première jupe à traîne unie. La seconde jupe forme un tablier carré et détaché des côtés, entouré d'entre-deux en broderie, de liserés en toile bleue, d'un petit plissé en mousseline et d'un volant de mousseline pour terminer. Cette même garniture encadre le reste de la jupe par derrière, où elle est légèrement relevée. Corsage ajusté et ouvert à plastron *Engénié*, composé de trois plissés en mousseline formant brandebourgs, fixés par des nœuds de ruban. Les basques à longues pointes devant et derrière sont unies. Manches duchesse avec deux volants de mousseline fixés par une traverse en ruban et un chou de mousseline et de ruban. Lingerie ruchée en mousseline festonnée en bleu. Chapeau bergère en paille de riz, velours noir et fleur des champs.

G. N° 442 (voyez page 367).

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE. — 1. Robe de toile bleue brodée de blanc. Jupons à traîne, garni en tablier de trois biais encadrés de bandes brodées, posés au milieu et de chaque côté. La traîne se termine par un volant brodé, haut de 30 c., surmonté d'un plissé de 25 c., puis d'un volant brodé de 2) c. Corsage entr'ouvert du haut, à basques pointues devant, *fuyantes* vers les côtés; une bande brodée, légèrement soutenue, suit tous les bords, et forme colerette autour du cou. Le dos est taillé de forme princesse avec la seconde jupe; celle-ci n'existe que derrière, où elle est relevée gracieusement, et se termine par une broderie. — Mantelet formant pèlerine derrière, les devants sont assez larges du bas pour être drapés; puis relevés à la ceinture derrière, où ils se fixent sous la pèlerine; même broderie qu'à la robe. — Chapeau paillason, à diadème en velours noir, et fond marmotte en foulard à carreaux bleus et blancs. Voile de gaze blanche, recouvrant le tout et noué derrière.

2. Costume en toile d'Asie rayée écru et rouge brun. Jupons ras terre, entouré de cinq volants plissés très fin, dont les rayures sont contrariées les unes étant en biais, les autres en large. La seconde jupe a les rayures en large; c'est une longue écharpe dont les bords sont garnis de plissés à rayures en biais; elle est relevée par des plis fixés derrière sous des nœuds en velours noir. Corsage entr'ouvert, à basques courtes devant, avec postillon plat et fendu derrière; plissés à rayures en biais posés sur tous les bords. Nœud de velours noir à l'ouverture du corsage et au-dessus du plissé, des manches. — Chapeau en paille *malines*, garni de velours noir et de coquelicots.

Description de la planche coloriée n° 1134.

1. Toilette de taffetas et crêpeline. — Jupe de taffetas garnie dans le bas de petits volants froncés et en biais. Tunique de crêpeline, ornée d'un large entre-deux de guipure blanche posé au-dessus d'un petit plissé de taffetas; cette tunique est arrondie devant en tablier et drapée derrière. — Petit mantelet de crêpeline noué devant et orné d'une même guipure large et d'un plissé de taffetas. Colerette montante derrière et ouverte en châle devant. — Chapeau de mousseline blanche garni de taffetas bleu et d'une guirlande de roses.

2. Toilette de foulard croisé. — Jupe ornée dans le bas de deux volants plissés de 25 centimètres de hauteur. Polonaise ajustée, drapée de chaque côté et derrière, encadrée d'un biais et d'une frange; volant froncé formant collière ouverte; écharpe française, garnie d'un large biais de crêpe de Chine marron. — Chapeau de paille anglaise assortie à la toilette, garni de foulard écru, de crêpe de Chine marron, d'une aigrette de plume noire et d'une touffe de bluets.

CAUSERIE

— L'avez-vous vue? — Qui cela? — Celle dont tout le monde s'occupe. — L'exposition de la ville de Paris? — Il s'agit bien d'exposition! — Alors je cherche en vain... — Comment! vous ne comprenez pas que je veux parler de la comète? — Ah! la comète de Coggia? — De Coggia, si vous voulez! — Oui, oui, je l'ai vue. On dit que c'est elle qui nous vaut les chaleurs dont nous sommes accablés? — Parbleu! les comètes n'en font jamais d'autres. Un vrai fléau que ces astres-là!

Tel est, avec de nombreuses variantes dans ses développements, le thème des conversations qui se succèdent depuis quelques jours. De là à décider qu'il n'y a d'habitable que Dieppe ou Cabourg, et que le devoir de tout être qui se respecte est d'aller chercher au bord de la mer un refuge contre la chaleur, il n'y a évidemment que la distance d'une gare à une autre. Aussi les chemins de fer sont-ils littéralement envahis, et c'est à qui s'enwagone pour l'amour de la verdure et de l'eau.

Pendant ce temps, les quelques Parisiens qui ne sont pas en villégiature, — *rari nantes in gurgite vasto*, — vont se répandant par flots là où ils espèrent, eux aussi, trouver l'ombre et le frais. On comprend bien que nous ne voulons pas parler des théâtres, ces étuves perfectionnées, mais du bois de Boulogne, du Concert des Champs-Élysées, et surtout des écoles de natation disséminées le long de « ces bords fleuris qu'arrose la Seine, » comme disait jadis Mme Deshoulières. Les dites écoles sont littéralement prises d'assaut: aussi font-elles des recettes fantastiques. Dimanche dernier, il a été délivré, dans les divers établissements de ce genre qui s'échelonnent depuis le pont de la Concorde jusqu'à Bercy, plus de 60,000 billets. Voyez-vous d'ici le fleuve occupé par 30,000 tritons et autant de milliers de naïades? Une véritable armée de poissons à deux pieds!

A vrai dire, on ne saurait en vouloir à ces citoyens des deux sexes d'aller demander à l'eau douce ou aux flots salés des distractions qu'il leur serait impossible de trouver ailleurs. La politique, par le temps qui court, est moins attrayante que jamais, et c'est à peine si, de temps à autre, elle fournit matière à quelque anecdote intéressante. Une lettre de M. de Montalivet, en remettant en évidence la personnalité de l'ancien administrateur de la liste civile du roi Louis-Philippe, a eu cette bonne fortune de rappeler un trait qui mérite d'être cité et que nous nous empressons de saisir au vol.

Le roi Louis-Philippe, à l'exemple de Napoléon I^{er}, ne montait jamais que des chevaux qualifiés en Normandie du nom de *bidets d'allure*. C'était le marquis de S... qui était chargé des achats pour l'écurie royale, et il paraît qu'il y mettait plus de bonne volonté que de connaissances réelles en matière hippique. Les chevaux réformés du prince se vendaient, en effet, trois louis et même moins. Un jour, M. de Montalivet va visiter les écuries du roi. Il aperçoit, parmi les acquisitions du marquis de S..., un cheval taré et en fait l'observation.

— Monsieur le comte, répond vivement M. de S..., j'ai acheté ce cheval d'un pauvre paysan qui avait besoin qu'on lui fit la charité.

— Eh! monsieur le marquis, répéta alors M. de Montalivet, il fallait lui donner cinq cents francs de la part du roi, et lui laisser son cheval!...

Revenons à la comète de Coggia, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — afin de noter une innovation qu'elle vient de faire éclore de l'autre côté du détroit.

On sait que la saison de Londres s'est brillamment terminée, le 22 juillet, par une réunion tenue à Marlborough-House, résidence du prince et de la princesse de Galles. Un bal travesti avait été

organisé, dans lequel se sont montrés sous les formes les plus gracieuses et les plus variées les costumes fantaisistes et historiques de toutes les époques. Quelques dames, et des plus autorisées dans le domaine de la mode et de la beauté, ont adopté, dit-on, à cette occasion, le costume de la comète de 1874 (nous n'en n'avons malheureusement pas la description) et l'on aurait, de plus, dans un quadrille composé pour la circonstance et placé sous l'invocation de l'astre chevelu. Est-ce là ce qu'en France on appelle une danse échevelée?

Un autre écho de Londres qui mérite d'être noté, c'est l'ingénieuse et poétique disposition qui avait présidé au souper du dernier bal de la duchesse de Sutherland. Les tables étaient de douze couverts, ayant chacune une présidente qui vous ralliait à la fleur qu'elle portait au corsage. Vous étiez invité ou à la table des roses, ou à celle des géraniums, ou à la table des gardenias. Chaque cavalier recevait, pour la porter à la boutonnière, la fleur indicatrice de sa table. L'idée a eu le plus grand succès, et le souper des fleurs restera un des heureux souvenirs de la saison.

Puisque nous sommes sur les bords de la Tamise, ne les quittons pas sans constater que les Anglais sont quelquefois d'une humeur passablement facétieuse. Il a paru dernièrement dans un journal quotidien l'annonce suivante:

« Si le *gentleman* qui a été assez aimable pour prendre un porte-cigares qui n'était pas le sien, au bal de M^{rs}. John Loyd, le 30 Juin, veut bien le renvoyer à son propriétaire, James's Club, Piccadilly, on l'autorise à garder pour lui le pardessus qui le renfermait. »

Nous aimons à penser que le *gentleman* en question aura poussé la courtoisie jusqu'à déférer immédiatement à cette gracieuse invitation.

Ludovic SAUVEUR.

AU CONSERVATOIRE

Cette époque de l'année ramène, pour le Paris artiste, des journées à sensation sur lesquelles il y a, au point de vue mondain, quelques utiles impressions à donner: je veux parler des concours du Conservatoire. Ces concours, d'où sort l'illustration lyrique et dramatique de notre pays, appellent une réforme bien nécessaire: l'abolition de la tenue de ville pour y prendre part dans l'opéra et la comédie, et l'obligation du costume.

La façon de porter le costume fait partie de l'art théâtral, et les concours, à l'adopter, ne deviendraient que plus complets. Et puis, c'est vraiment par trop compter sur l'illusion scénique que de nous montrer *Clytemnestre* en crinoline ou *Hamlet* en habit noir: l'élève tombe alors fatalement dans le grotesque, et le sentiment qu'il en a paralyse ses moyens. Il comprend qu'il offre une parodie, là où il voudrait rendre aussi parfaitement que possible l'œuvre originale.

Si le sexe fort au Conservatoire a le droit de n'imputer qu'au règlement le ridicule que lui apporte son habillement dans les concours, il n'en est pas tout à fait de même du sexe faible. Avec les accommodements que comporte aujourd'hui la mode pour les femmes, l'élément féminin de la rue Bergère pourrait, sans manquer à la lettre du règlement, concourir sous des ajustements conformes à l'esprit de ses rôles.

Au lieu de cela, les élèves arborent toutes des robes de mouseline blanche de coupe abominable ou des toilettes de bal du goût le plus extravagant. Ah! qu'elles sont peu artistes en la façon de s'habiller, les Célimènes et les Aramintes du faubourg Poissonnière, et que leurs jupes sentent bien la loge de portière où elles sont coupées! Notez qu'avec la même étoffe, la plupart

du temps, mais avec une autre façon de la tailler, elles seraient vêtues à souhait. Une jolie toilette, en effet, n'est pas, comme on le croit trop généralement, une robe qui coûte cher. Une femme peut être habillée comme une duchesse avec une robe d'un louis, et mise à faire peur avec mille écus d'étoffe ou de garniture sur le dos.

Une jolie toilette, c'est une toilette appropriée non-seulement à la figure, à la taille, à l'âge de celle qui la porte, mais encore au milieu où elle se produit. La coupe, la nuance et le choix des ornements en font la distinction.

Mme de Girardin, jeune fille et sans fortune, fut accueillie en entrant dans sa loge, à la première représentation d'*Hernani*, par une triple salve d'applaudissements, soulevés par sa sculpturale beauté et la grâce achevée de son ajustement. Or, savez-vous en quoi il consistait? En une simple robe de mousseline blanche coupée par une écharpe bleue. « Toute ma toilette ne me coûtait pas plus de vingt-huit francs, » disait-elle le lendemain au duc de Montmorency.

La coupe de la robe, son harmonie parfaite avec le suave visage de celle qui la portait, avaient causé cet enthousiasme d'une salle composée de poètes, de peintres et de sculpteurs épris de la forme. Théophile Gautier en témoigne : ce fut en l'honneur de la femme, non du poète, qu'eut lieu l'ovation.

À défaut de la création d'une chaire qui apprenne aux élèves du Conservatoire l'art de s'habiller, — art très nécessaire, je le répète, dans la carrière théâtrale, où il faut représenter toutes les conditions sociales, et qu'ignorent trop d'artistes patentés, — le ministre des beaux-arts ferait preuve d'un goût éclairé en décrétant l'obligation du costume pour certaines parties du programme. Les vestiaires des théâtres subventionnés fourniraient à la pratique de ce décret sans qu'il devienne une cause de dépense pour les élèves, et les concours y trouveraient un complément très appréciable.

L. SPORT.

LA VIE PARISIENNE

Depuis longtemps les bons esprits souhaitaient que des noms d'inventeurs célèbres fussent donnés aux rues des quartiers industriels.

L'édilité parisienne vient d'exaucer ce vœu, et elle a donné à une rue de Belleville le nom d'Alexandre Dumas. Elle a considéré que l'auteur des *Mousquetaires* était un inventeur ingénieux et puissant, et que notamment il avait inventé l'Histoire de France.

Vous croyez qu'il me faut rire! Sans les récits plaisamment erronés du gai conteur, la foule en serait encore à se demander ce que pouvaient bien être ces messieurs de Guise, ce cardinal-ministre dont le souvenir préside aujourd'hui aux destinées d'un café, cette gracieuse duchesse de La Vallière dont la mode ne dédaigne pas d'emprunter le nom, et tant d'autres personnages!

À propos d'instruction publique, il reste encore tant à faire en France sur ce chapitre, qu'on a pu dire un jour, avec raison, dans une réunion de gens d'esprit :

— L'instruction devrait être gratuite pour les élèves, et obligatoire pour les professeurs!

Une preuve que le beau style ne s'est pas réfugié chez les Auvergnats du quartier Mouffetard.

Dernièrement on pouvait voir, collée à une vitre, non loin de la place Maubert, une pancarte sur laquelle se détachaient ces mots :

X... RÉTAMEUR CHAUDRONNIER,
Étame tous les jours quand y en a.

Voici ce que nous avons découvert dans les *Petites Affiches* :

« Une dame *encore bien*, ayant quatre-vingt mille francs, désire épouser un officier en retraite DÉCORÉ. »

On ne dira pas que la décoration est sans prestige, puisqu'on la recherche en mariage!

La dame *encore bien* (cet *encore bien* est d'une modestie diablement inquiétante) n'a eu qu'un tort : c'est de n'avoir pas indiqué de quel ordre elle voudrait que son mari fût décoré.

Il ne faudrait pourtant pas que, le jour de la cérémonie, — la corbeille étant déjà achetée, — le mariage fût rompu pour cause d'incompatibilité de couleur entre le ruban du futur et ceux de la dame *encore bien*!

A. Z.

VOYAGES ET VOYAGEURS

Nous avons connu une femme de beaucoup d'esprit qui avait de singulières idées en fait de voyages ; elle ne les aimait pas, et, pour soutenir son opinion, elle avait créé une foule de petits paradoxes à l'aide desquels elle justifiait, sinon victorieusement, du moins très spirituellement, son antipathie pour le plus petit déplacement de villégiature.

Elle avait coutume de dire, entre autres choses, que les personnes, les amis qui pouvaient se passer les uns des autres pendant quinze jours, supporteraient sans peine une plus longue absence et même une séparation sans terme, et dès lors, continuait-elle, je me délie de ces affections de si facile accomodement.

On voit combien ce raisonnement était spécieux. Nous ne partageons pas exactement les mêmes théories. Pour nous, celui qui est défaillant à l'endroit des voyages, est incomplet au point de vue de la sociabilité. Ses opinions sont tout d'une pièce, il est exclusif dans ses goûts, et ce sont toujours ses primitives impressions qui prévalent en lui et le rendent parfois insupportable. Il manque de cosmopolitisme, ce sentiment qui rend les relations si douces partout où l'on se trouve. Les voyages, philosophiquement parlant, ont aussi du bon : ils nous apprennent, en nous le redisant sans cesse, que nous ne sommes que de passage ici-bas, et sous le rapport des affections, nous pensons que celles qui ne sauraient résister aux effets de l'absence ne méritent guère d'être regrettées. L'absence est la suprême pierre de touche des sentiments. Ulysse était de cet avis, et les Napolitains, le jour où elles ont formulé le fameux axiome : *loin des yeux, loin du cœur*, ont donné la mesure de la confiance qu'on devait mettre en elles.

Un touriste est généralement un homme calme, bien élevé, d'humeur douce et causeur intéressant, comme tout homme

qui a beaucoup vu et beaucoup retenu. Leur nombre tend chaque jour à diminuer. Rien de plus rare, en effet, que de rencontrer maintenant un compagnon de route ou un voisin de table d'hôte qui sache causer. Quelques-uns babillent, d'autres jasant, discutent ou vous parlent à perte de vue de leurs affaires personnelles, mais peu savent causer dans la véritable acception du mot. Le touriste élégant et de bonne compagnie fait place aujourd'hui au voyageur bruyant, vulgaire ou silencieux comme un mannequin, parfois cracheur et toujours fumeur. On ne parle plus; en revanche, on fume à outrance et on lit pour s'isoler.

Ce n'est plus que par hasard qu'on rencontre le touriste homme du monde, et si vous demandez en quoi l'on peut d'abord reconnaître l'homme du monde en voyage comme dans un salon, nous dirons qu'à cet égard il existe un diagnostic infaillible. L'homme du monde, en compagnie de ses semblables, ne parle jamais d'affaires. Il efface avec soin son individualité pour laisser celle des autres se produire. A l'encontre des hommes ordinaires, le soin qu'il met à ne point parler d'affaires est caractéristique.

Ecoutez la conversation des autres: dès qu'ils sont réunis, ils abordent immédiatement le terrain de la grosse politique ou celui des spéculations et de la finance. Leur préoccupation est d'attraper de l'argent. Ils ont toujours une entreprise lucrative à vous proposer, une affaire en participation, l'exploitation d'une usine, un prêt sur contrat d'obligation, des actions à placer d'un rendement merveilleux. En un mot, leur idée fixe est de se tendre sans cesse des embûches.

L'homme du monde, lui, vous parle de vous-même et des vôtres, de beaux-arts, de littérature, de voyages, de sport. Il a d'amusantes historiettes à vous dire et de fugitives appréciations à vous faire sur les choses et les personnages importants du jour.

Allez des Pyrénées aux Ardennes, de la Bretagne au Jura ou aux Alpes-Maritimes, allez à nos villes d'eaux et de plaisance, partout cette différence vous frappera. Et pour peu que vous ayez en vous des goûts, des instincts, des habitudes d'homme de bonne compagnie, vous serez contraint, à de fort rares exceptions près, de rechercher le monde étranger ou le monde cosmopolite pour vous trouver dans un milieu moral qui vous agrée.

Triste transformation! Mais ce qui ne change pas en France et ce que l'on peut constater à chaque station de nos chemins de fer, c'est la tenue pitoyable de nos hôtelleries de province. La plupart sont des bouges qui attestent, aujourd'hui comme il y a soixante ans, le peu de propension qu'on a chez nous pour tout ce qui tient au confort et à la civilisation pratique. On est honteux de l'insouciant qui préside à l'aménagement de nos hôtelleries. — « Ce que vous demandez, monsieur, est à l'entrée du jardin, » ou bien c'est au grenier, mais je ne vous conseille pas d'y monter, c'est un casse-cou, mieux vaut encore que vous traversiez la cour. Et cela vous est répété partout, en Bretagne, en Normandie, aux environs de Paris comme dans le Midi, comme aussi dans ces provinces de l'Est qui nous séparent de l'Allemagne aux yeux de qui nous aurions un intérêt d'amour propre à nous montrer au niveau de la supériorité que nous revendiquons sur elle à plus d'un titre.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces régions sont généralement habitées par des populations qui se piquent de libéralisme. Elles veulent des institutions avancées et vraiment elles devraient bien s'attacher, avant de songer à les obtenir, à prouver qu'elles en sont dignes. Le plus étrange, c'est que personne ne se plaint de cet état de choses. Le voyageur français accepte tout d'un cœur léger! On le rançonne, on ne lui donne à peu près rien pour son argent, il est mal servi, mal couché, souvent mal nourri, il paie et se tait sans murmurer.

Que de fois nous avons dit cela! Mais que faire, si ce n'est nous répéter, quand nous voyons toujours ces hôtelleries de France dans le même état de barbarie?

Eugène CHAPUS.

THÉÂTRES

OPÉRA. — La salle Ventadour s'est mise, le 15 juillet, en frais de première représentation, et nous avons pu enfin entendre *l'Esclave*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. Edouard Foussier et Got, musique de M. Edmond Membrée. Cet ouvrage était terminé en 1852. Accepté successivement par MM. Roqueplan, Crosnier et Perrin, il était en répétition au théâtre Lyrique sous la direction de M. Martinet, lorsque la guerre éclata. Après de nouvelles vicissitudes, il vient enfin de paraître devant le public avec un succès qui pourra être contesté, mais qui ira chaque jour s'affermissant.

Le sujet de *l'Esclave* est contenu dans cette loi: « Toute femme libre ayant commerce avec un esclave devient esclave elle-même. » Paula aime Kaledji, que les malheurs de la guerre ont soumis au comte Vassili. Ce dernier, moitié don Juan, moitié cosaque, est épris des charmes de Paula et lui offre sa main. Paula refuse en disant qu'elle aime Kaledji. Tout devrait être pour le mieux, si le pope Paulus, son père, austère observateur de la loi, ne tenait pas sa fille pour déshonorée et ne lui disait qu'il l'aime mieux morte qu'esclave. Kaledji n'a qu'une ressource: organiser la guerre servile. Le nouveau Spartacus est vaincu et tué, et c'est parmi les morts que Paula retrouve son amant. Alors elle s'écrie:

La loi veut que l'esclave entraîne sa complice:
Qu'elle soit donc bénie, et qu'elle s'accomplisse!

Elle se frappe avec le poignard de celui qu'elle a aimé et tombe sur le corps de Kaledji. Survient Paulus et Vassili.

VASSILI.

La loi triomphe. Allons! viens me livrer Paula.
Elle est à moi!

PAULUS, lui montrant le cadavre de sa fille.

Prends-la!

Ce dénouement, si conforme au milieu dans lequel se meut l'action, ajoute, par sa rapidité même, à l'intensité du drame.

Dans la partition, se retrouvent les caractères généraux du talent de M. Membrée: la clarté et la souplesse, qualités éminemment françaises. La sincérité de la musique, la simplicité des moyens qu'il emploie, son grand art d'écrire net, vocal et mélodique, son système d'expression toujours scénique et restant dans les limites du vrai, en font un des rares conservateurs de l'honnêteté musicale. Et voilà pourquoi ce compositeur a attendu vingt-deux ans. Triste moralité, si elle n'enseignait pas en même temps qu'à force de labeur, de volonté, de conscience, on parvient à surmonter les obstacles accumulés par la routine et la malveillance, et à conquérir d'un seul coup la place qui vous est due.

Les interprètes de cette œuvre ont tous fait leur devoir: Mlle Mauduit, MM. Gailhard, Sylva, Bataille, Lassalle, et, dans le ballet, Mlle Beaugrand, ont rivalisé de talent et contribué autant qu'ils l'ont pu à venger M. Membrée de ses vingt-deux ans d'attente.

HOP-FROG.

PLANCHE 9. N° 440. — DESCRIPTION, PAGE 262



TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Modèles de M^{lle} Marie Bataillon (5, rue Thérèse).



Jules David
A. L'Éclaircissement des Modes - 68

M. Goubaud et Fils Ed^{rs} Paris

F. O. 1154

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Chapeaux et Robes de M^{lle} M^{me} Bataillon, rue Chérese, 5.

Manteaux et Passenienterie Ala Ville de Lyon - Parfums de Violet, Boul. des Capucines, 12.

Supous et Couronnes de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street, Covent Garden W. 1.



PLANCHE G. N° 442. — DESCRIPTION, PAGE 362.



TOILETTES DE CAMPAGNE

'Modèles de M^{me} Hermantine Du Riez (8, rue Halévy)

FLEUR-DES-BATAILLES

(NOUVELLE)

Je pense que vous n'avez pas connu M. Le Bohic, adjoint au maire de Saint-Jean-sur-Vilaine, dans le canton de Vitré : c'était un homme fort recommandable de tout point. Son maire le tenait en sincère estime, et monsieur le recteur l'appelait volontiers père Guillaume, ce qui peut donner une idée de la considération dont il jouissait auprès du clergé de sa paroisse.

M. Le Bohic était vert encore et gaillard, bien qu'il eût soixante et quelques années. Son front chauve avait plus de balafres que de rides, et, sans une balle qui lui avait fracassé le genou au temps de la chouannerie, il aurait été aussi ingambe que pas un adjoint de son âge.

Il était, de son métier, rebouteur, ou, si mieux vous aimez, chirurgien.

Ce dernier mot, néanmoins, exprimerait mal la position de M. Le Bohic, attendu qu'il exerçait son utile industrie en dépit de la faculté. Sa réputation s'étendait fort loin des deux côtés de la Vilaine ; il reboutait tous les membres qui se cassaient à deux lieues à la ronde.

Sa maison, couverte moitié de chaume, moitié d'ardoises moussues, s'élevait à l'extrémité du bourg de Saint-Jean, et s'ouvrait sur un petit sentier qui descendait tortueusement jusqu'à la Vilaine. Au-delà de la rivière, s'étendent de vastes prairies fréquemment inondées et coupées par d'innombrables ruisseaux que bordent des haies de saules. M. Le Bohic habitait cette modeste demeure avec une enfant de quinze ans, sa petite-fille, dont il paraisait l'éducation en lui apprenant à lire dans de vieux almanachs.

Quand il ne parcourait pas les campagnes, monté sur son bidet borgne, on le trouvait toujours assis auprès de sa fenêtre, le nez pris entre deux lunettes larges comme des écus de six livres, méditant, fumant et buvant du cidre. A sa droite était un gros chat noir qui n'avait rien de très remarquable ; à sa gauche, un vieil épagneul, aux yeux chassieux, à l'oreille festonnée par la dent des renards, à la tournure fainéante et comme affaissée. La petite fille de quinze ans vaquait dans un coin à quelques menus ouvrages, et chantait tant que durait la journée.

A la croisée, un merle, dont une longue captivité avait usé les plumes, sifflait mélancoliquement et regardait l'espace comme un gourmet nécessaire regarde les saumons géants de l'étalage de Chevet.

L'ameublement était celui de toutes les demeures villageoises : une table flanquée de deux bancs rouges, un bahut à serrure de cuivre, une armoire historiée, une pendule en caisse et un dresseur. Au-dessus de la cheminée, un fusil et un tromblon formaient sautoir et donnaient au tableau une arrièrenuance belliqueuse, qui, du reste, était parfaitement en harmonie avec l'extérieur sévère et hardi de M. Le Bohic. Celui-ci portait le costume des paysans de la Bretagne, qui consiste en une veste de toile, feutrée de laine, sur gilet à revers ; culotte flottante de velours, hautes guêtres boutonnées jusqu'au genou, et chapeau représentant exactement une moitié de fromage de Hollande fichée au centre d'un parapluie renversé. Vieillard, jeune fille et mobilier, tout était d'une propreté irréprochable, chose rare et qu'il faut mentionner comme une exception, très digne d'éloges, aux habitudes héréditaires des naturels de l'Ille-et-Vilaine.

Entre M. Le Bohic et moi, la connaissance se fit de façon ou d'autre, fort simplement, autant qu'il m'en souviennent. Nos premiers rapports ne présentèrent pas la moindre circonstance

qu'on puisse accommoder en drame ou en récit. Lorsque je paraissais sur le seuil, il soulevait son grand chapeau, s'inclinait avec une grave et douce courtoisie, et disait à sa petite-fille :

— Fleurette, sers-nous un pot, mon enfant.

Fleurette apportait à deux mains une large cruche de cidre, qu'elle posait sur la table en me faisant une belle révérence.

— Va, mon bijou, reprenait M. Le Bohic, tu compteras les oies dans la prairie, et tu diras un Ave à la Croix-des-Batailles. Ton aïeule t'entendra, ma fille : ta mère aussi ; elles souriront toutes deux dans le ciel.

Fleurette tendait son joli front blanc, recevait un baiser et descendait en sautant le sentier qui mène à la rivière. Je la suivais longtemps du regard, admirant sa taille souple, qui n'était point celle d'une paysanne, et les boucles molles de ses longs cheveux blonds. M. Le Bohic mettait fin à cette contemplation en me versant une pleine écuelle de cidre, politesse qu'il accompagnait, en guise de toast, d'une énergique bouffée et d'un demi-salut.

Après cela, il me demandait des nouvelles de la ville, et je lui répondais : — « Rien de nouveau. » Sa curiosité se trouvait satisfaite. Nos entretiens dépassaient rarement cette limite ; aussi j'estimais fort M. Le Bohic, et il avait, j'ose m'en prévaloir, une extrême confiance en moi.

Un jour, c'était pendant l'automne de 1829, la maison me parut avoir pris sa physionomie du dimanche. Le grand chapeau de M. Le Bohic portait une cocarde blanche, et Fleurette avait un bouquet au côté.

— Quelle nouvelle de la ville ? me demanda le brave homme par habitude.

— Rien de nouveau, répondis-je de même.

Fleurette, qui revenait à ce moment avec la cruche, s'approcha de moi et tendit en souriant sa joue rose.

Qu'eussiez-vous fait ? Moi, je reculai de trois pas.

— N'ayez pas peur, dit M. Le Bohic ; la petite veut vous embrasser : c'est sa fête.

— C'est aujourd'hui la Sainte-Catherine, ajouta Fleurette qui tendit sa joue de rechef et fit la révérence.

Si quelqu'un autre que le vieil adjoint eût pu voir la manière gauche dont je rendis cette accolade si franchement offerte, je serais devenu le plus mortel ennemi de ce quelqu'un.

Heureusement, il n'y avait là que le chien, le chat et le merle.

La petite fille s'en alla compter les oies dans la prairie ; je bus deux écuelles de cidre pour paraître brave. M. Le Bohic me regarda d'un air inquiet, comme quelqu'un qui a quelque chose à dire.

— C'est sa fête, répéta-t-il enfin ; la petite a un nom de sainte comme il convient à la fille d'un chrétien, et quand je l'appelle Fleurette, c'est une manière.

— C'est évident, répondis-je, occupé que j'étais à me demander pourquoi Fleurette m'avait fait reculer de trois pas.

M. Le Bohic cligna de l'œil mystérieusement et jeta un regard vers les deux fusils suspendus au-dessus de la cheminée.

— Le bon temps était le bon temps ! reprit-il avec emphase ; mais c'est une triste histoire... Pauvre Fleurette !

— A sa santé ! m'écriai-je en levant l'écuelle.

Le vieil adjoint tressaillit et me serra le bras.

— Dieu ait son âme ! murmura-t-il ; elle est morte depuis trente-cinq ans.

Ce fut à mon tour de tressaillir. Je tournai involontairement la tête vers la prairie, où la petite fille bondissait et se jouait dans les hautes herbes ; sa fine taille me parut d'une ténuité surnaturelle.

— Depuis trente-cinq ans ! répétai-je.

— Trente-cinq ans et six mois.

— Et six mois !... Mais je viens de l'embrasser.

M. Le Bohic ne m'entendait pas : ses souvenirs, soudainement éveillés, le reportaient vers des temps lointains. Il s'égarait dans ces sentiers perdus du passé, où l'âme retrouve péniblement la route jadis parcourue, et salue, étonnée, des visages amis que les années n'ont pu vieillir.

— Elle était bien belle ! reprit-il lentement, plus belle encore que Catherine, plus belle encore que toutes les autres femmes !... Puis, sa fille grandit et devint un ange de grâces... Puis, la fille de sa fille... Vous l'avez vue : c'est Catherine !

— Fleurette ! interrompis-je.

— Fleur-des-Batailles ! prononça tout bas le vieillard.

Ce mot ou ce nom n'avait pour moi aucune signification, et pourtant je sentis mon cœur se serrer et souffrir de cette vague émotion qui vous prend au prologue des légendes populaires des campagnes bretonnes. M. Le Bohic passa la main sur son front.

— On la nommait ainsi, continua-t-il, et c'est sous ce nom que jel'invoque, car elle est maintenant assise auprès de Dieu... Quant à son vrai nom, nul ne pourrait le dire. Sa main blanche n'avait jamais manié la bêche ; son petit pied saignait dans nos lourds sabots ; son œil bleu avait ce regard fier et doux que n'ont point les yeux de nos filles : elle était noble.

— Mais, demandai-je curieux et intrigué, — de qui parlez-vous, monsieur Le Bohic

— Je parle de Fleur-des-Batailles.

Ceci n'était pas une réponse très-catégorique. Je n'osai point insister néanmoins. Il se fit un long silence, après lequel M. Le Bohic reprit :

— On se battait ferme ; c'était le bon temps. Quand les soldats de la Convention arrivaient de Rennes ou de Laval avec leurs culottes de coton blanc rayé de rouge, on les voyait de loin, et nos fusils portent comme il faut la balle... Ah ! il en vint beaucoup ; mais combien d'entre eux retournèrent à Rennes et Laval... Là-bas, sous l'herbe de cette prairie, nous avons creusé bien des fosses, et dans chaque fosse nous mettions plus d'un Bleu : c'était le bon temps... Vive le roi !... Oui, vive le roi !... Aussi bien on dit que les patriotes lui souhaitent du mal. La danse recommencera peut-être... Tant pis, les vieux sont morts, et les jeunes lisent de mauvais livres ; car ils savent lire aujourd'hui... Qui sait si les fils de chouans seront chouans !

Il poussa un profond soupir et but une rasade. Je flairais d'instinct une histoire, car M. Le Bohic n'était pas bavard, et ceci ne pouvait être qu'un préambule.

« — Nous étions un demi-cent de bons garçons, à Saint-Jean-sur-Vilaine, — dit-il en lorgnant ses deux fusils, — et nous travaillions en conscience. Dame ! on nous rendait la pareille, et ma jambe est là pour le dire... Un jour, il y a trente-cinq ans de cela, c'était en 93, nous partîmes pour Châteaubriant, où les Bleus faisaient le diable. On nous vendit ; le coup fut manqué. Nous laissâmes une douzaine des nôtres dans les fossés de Châteaubriant, et, comme les Bleus nous coupaient la retraite du côté de Vitré, nous primes, à travers champs, la direction opposée. C'était le bon temps, on ne peut nier cela, mais il n'y paraissait guère.

» Personne dans la campagne : toutes les portes fermées, tous les villages abandonnés ; parfois nous rencontrions sur notre route une quadruple rangée de tilleuls géants : c'était l'avenue d'un château. Nous prenions, joyeux, le pas de course, jouissant d'avance de la noble hospitalité qui nous attendait. Au bout de l'avenue, il y avait une large place vide, au milieu de laquelle gisaient des décombres noircis par la fumée, et quelques ossements dont ne voulaient plus les corbeaux. Les Bleus avaient passé par là ! Nous avançons toujours, suivis de près par les soldats de la Convention, et plus nous avançons, plus

notre péril augmentait, car la Loire allait bientôt nous barrer le passage : nous l'aperçûmes enfin, et nous nous arrêtàmes pour mourir. C'était sur le sommet d'une haute colline, auprès des ruines d'un manoir récemment dévasté. A l'aide des débris, nous élevâmes une sorte de redoute, et nous attendîmes.

» Le soleil se couchait derrière les clochers pointus d'Ancenis, lorsque les Bleus se montrèrent. C'étaient de braves soldats. Ils gravirent la montée au pas de charge, et attaquèrent nos retranchements. Nous nous étions mis à genoux comme d'habitude, et nous chantions un cantique à la bonne Vierge. Les Bleus se prirent à rire. Saint-Dieu ! quand nous nous relevâmes, ils changèrent de mine. Nos tromblons bourrés jusqu'à la bouche firent rouler la moitié du détachement le long de la rampe ; le reste continua de monter.

» Il n'était pas temps de recharger les armes : quelques secondes après, nous combattions corps à corps jusqu'à minuit. A minuit il n'y avait plus de Bleus ; nous étions trois chouans encore, deux blessés et moi, que la Providence avait gardé sain et sauf ; nous dîmes : Vive le roi ! Les blessés s'endormirent sur l'herbe ; je fis la garde.

» Il faut avoir passé la nuit, seul, au milieu des cadavres qui jonchent un champ de bataille, pour connaître les étranges pensées qui peuvent attrister le triomphe et glacer d'un coup les fiévreuses joies de la victoire. J'étais fort : on me disait brave ; et pourtant mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps, mes yeux éblouis voyaient d'effrayantes apparitions ; il me semblait que ces vivants de la veille, amis et adversaires, unissaient leurs voix dans une malédiction commune... J'avais peur ! »

Le vieillard s'arrêta. Son visage, qui avait rayonné d'enthousiasme pendant le récit du combat, se couvrit d'une subite pâleur. Il prononça ces mots : « J'avais peur ! » d'une voix tremblante. La corde sensible du paysan de Bretagne vibra violemment en lui ; il songeait aux mystères d'outre-tombe. Au bout de quelques secondes, il se redressa vivement pour secouer une préoccupation importune, et continua :

« — Je veillais et je priais, adossé contre un pan de muraille en ruine. La lune voguait au firmament parmi les nuages, comme une blanche nef en tourée d'écume. Le champ de bataille était vivement éclairé ; à l'entour les arbres du parc projetaient de grandes ombres ; on apercevait, par quelques éclaircies, la plaine tout argentée de givre, et dans le lointain, la ligne noire et tremblée que dessine le cours de la Loire. C'était un paysage magnifique, mais lugubre, dont la solitude et le mortel silence pesaient, accablants, sur le cœur. Je fermais les yeux pour rêver le jour, le bruit, la vie.

» Tout à coup je crus entendre un murmure qui n'était point la plainte du vent dans les chênes dépouillés. C'était une voix humaine, faible, harmonieuse, dont le chant arrivait à peine saisissable à mon oreille. Je remerciai Dieu de ce doux songe qu'il m'envoyait, et mon âme, franchissant l'espace, revint au pays où étaient ma mère et ma fiancée. Mon cœur se réchauffa ; j'oubliai le sang où se baignaient mes pieds.

» La voix approchait, je distinguais les notes mélancoliques et voilées de son chant ; bientôt j'en pus saisir les paroles. J'ouvris les yeux. A cinquante pas de moi, une forme blanche glissait lentement sur l'herbe de la clairière. Chaque fois qu'un cadavre se trouvait sur la route, elle se penchait, mais elle chantait ; mais elle chantait toujours.

» L'ombre du mur, contre lequel je m'appuyais, me cachait complètement. La forme blanche s'approcha si près de moi, que j'aurais pu la toucher de la main. Elle ne me voyait pas. La lune éclairait sa figure pâle et d'une angélique beauté. C'était une jeune fille. Ses yeux semblaient creusés par les larmes ; ses longs cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules. Elle s'as-

sit auprès du corps sans vie d'un de nos compagnons, et appuya sa tête sur sa main.

» Je retenais mon souffle et je me demandais si ce n'était point là, l'ange que Dieu envoie pour recueillir les âmes dans les champs de carnage. La jeune fille leva vers les ruines un regard affolé... Ce n'était point un ange du ciel, c'était une victime sur la terre.

» — Que j'aime le château de mon père ! murmura-t-elle avec un vague sourire. — Qu'il est beau ! qu'il est noble !... que je suis malheureuse !

» Une émotion poignante serra ma poitrine. Je devinai tout, car, en ce temps, on devinait aisément le malheur. La jeune fille perdit bientôt son sourire, et une larme vint à ses yeux.

» — Mon frère ! mon père ! ma mère ! dit-elle.

» Puis elle se reprit à chanter doucement.

» Ce que chantait la pauvre Fleur-des-Batailles, je ne l'ai point oublié ; je ne l'oublierai jamais ! Les paroles de cette plainte rustique sont là ! — M. Le Bohic montrait son cœur. — Mais si je vous les disais, vous ne me comprendriez pas. Fleur-des-Batailles était folle, sans asile, sans famille, et belle comme vous ne vites point de beauté. Son chant brisait le cœur ; ma voix de vieillard en ferait un grotesque refrain... »

Paul FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE

LEGS DE LA PAUVRE BERTHE

NOUVELLE

(Suite et fin)

III

A peine eut-il fait connaître l'objet de sa visite, que l'épicier lui répondit :

— Oui, monsieur, je connaissais parfaitement Renaud. C'était un excellent homme, monsieur, et sa femme était un modèle de vertu, de courage et de patience. Il serait à désirer qu'il y eût beaucoup de gens comme eux.

— Vous avez dit *étaient*, observa M. Constantin : j'espère qu'ils *sont* encore tout ce que vous affirmez qu'ils étaient. Pourriez-vous me dire où je pourrais les trouver ?

— Non, monsieur, répondit l'épicier ; j'ignore absolument où ils demeurent à présent, et j'en suis bien fâché, ajouta-t-il, parce que j'avais pour eux une véritable amitié. Quand ils ont quitté le quartier, leurs affaires n'étaient pas florissantes : ils étaient malheureux. Le pauvre Renaud avait une bien mauvaise santé, et j'ai bien peur qu'aujourd'hui il ne soit plus de ce monde.

— Ainsi il était malade ? demanda M. Constantin.

— Oh ! oui, monsieur. Il n'a jamais été très bien portant, mais, dans les derniers temps surtout, il allait plus mal, quoiqu' cependant il ne se plaignit jamais.

— Pourriez-vous me dire, reprit M. Constantin, avec un intérêt qu'il ne cherchait pas à dissimuler, de quelle nature étaient les embarras qui ont contraint les Renaud à quitter leur boutique et à s'en aller de la Chapelle ?

— Tout ce que je sais se réduit à peu de chose, monsieur, répliqua l'épicier. Renaud était réservé, il ne causait pas beaucoup, et je n'ai rien appris par lui ; mais j'ai tout lieu de croire que c'était quelque chose comme ceci.

Et l'épicier raconta comment le libraire avait répondu d'une

dette pour l'un de ses parents ; comment ce parent avait été ruiné par la trahison et la déloyauté d'un soi-disant ami ; comment alors un impitoyable créancier avait livré le pauvre Renaud aux gens de justice, sans avoir voulu écouter les prières de sa femme, sans lui avoir laissé le temps de se retourner ; comment, enfin, le malheureux libraire avait sacrifié tout le contenu de sa boutique, vendu son mobilier, même le lit sur lequel il couchait, et était parti sans laisser son adresse à personne.

— Et, ajouta l'épicier en terminant son récit, je ne voudrais pas, monsieur, pour une somme d'argent grosse comme mon comptoir, je ne voudrais pas être à la place de ce créancier, qu'on dit être très-riche. Avoir la ruine de cette famille à me reprocher, et peut-être leurs vies, serait pour moi un remords auquel je ne résisterais pas.

M. Constantin souffrait mille tortures que nous renouons à décrire. Une voix lui répétait incessamment :

— Cet homme, c'est toi !

Et, cependant, il n'avait rien appris de plus que ce qu'il comptait entendre. Il n'y avait rien de nouveau dans ce que venait de lui raconter l'épicier. Est-ce que la pauvre M^{me} Renaud ne lui avait pas dit, est-ce qu'elle ne lui avait pas prêté les conséquences de l'impitoyable exigence avec laquelle il réclamait ce qui lui était dû ?

Bien plus, est-ce que, les larmes aux yeux, elle n'avait pas fait appel aux sentiments généreux de son cœur, à ses sentiments de chrétien, en lui disant :

— Accordez un peu de temps, et tout vous sera payé.

Mais M. Constantin n'avait jamais vu cette affaire telle qu'elle lui apparaissait en ce moment, alors qu'il se trouvait face à face avec l'humble ami de son ancien débiteur.

L'homme riche, le banquier puissant, se sentait, devant le pauvre épicier, abattu, humble et repentant.

Il ne parla point de sa chère Berthe, de sa maladie, du legs qu'elle avait fait, ni de sa mort ; il ne pouvait prendre sur lui de parler d'elle à un étranger, mais il supplia l'épicier de l'aider à découvrir la malheureuse famille Renaud, en lui promettant une belle récompense dans le cas où il réussirait.

— Je n'ai pas besoin de rémunération pour cela, monsieur, répliqua l'épicier ; mais, si vos intentions sont réellement comme vous dites, et je le crois...

— Je vous en donne l'assurance la plus formelle, interrompit le banquier.

— En ce cas, monsieur, répliqua le boutiquier, je ferai tout mon possible pour savoir ce que sont devenus mes pauvres amis, je ne perdrai pas une seconde.

M. Constantin revint de la Chapelle, triste et désappointé, et rentra dans sa luxueuse maison de la Chaussée d'Autin, qui, depuis que Berthe n'était plus là pour l'égayer, lui paraissait vide et morne.

Plusieurs semaines se passèrent sans que l'on eût rien appris au sujet de la famille Renaud.

Cependant, jamais M. Constantin, pour aucune affaire aussi importante qu'elle fût, ne s'était donné autant de mal et n'avait eu un aussi vif désir de réussir.

Un soir, il avait été obligé de se rendre à Montrouge, et il avait pris, pour revenir à Paris, la route qu'il croyait être la plus courte.

La nuit était venue, et il commençait à tomber une pluie froide qui rappela au banquier une certaine soirée d'hiver dernier, qui, à vrai dire, lui sortait maintenant bien rarement de l'esprit.

Les rues par lesquelles il passait étaient sales et mal éclairées. Ici et là il y avait une boutique, et de l'une d'elles, — c'était celle d'un boulanger, — il vit sortir une femme.

A la clarté du bec de gaz qui se trouvait juste en cet endroit, M. Constantin reconnut... qui? la femme Renaud.

Pendant plusieurs secondes, il demeura comme paralysé.

La pauvre femme passa rapidement devant lui, sans le remarquer, et bientôt il allait la perdre de vue, quand, rappelant toute sa résolution, il se mit à la suivre.

En disant que M. Constantin fit appel à son courage, nous n'avons pas tort, car l'infortunée victime de sa rigueur avait une apparence si malheureuse, qu'il n'était pas étonnant qu'il redoutât d'entendre l'histoire qu'elle pouvait avoir à lui raconter.

Toutefois, ses vêtements n'étaient pas ceux d'une veuve, et cette remarque encouragea quelque peu le banquier.

Nesoupçonnant pas qu'elle était suivie, M^{me} Renaud prit une rue plus sombre que toutes les autres, entra dans une maison à l'aspect misérable, et, au bout d'un passage obscur, monta un mauvais escalier qui la conduisit à une chambre du dernier étage.

— Le boulanger n'a pas voulu se fier à moi, dit-elle tristement, et je ne pourrai jamais finir cet ouvrage assez à temps, ce soir, pour aller en recevoir l'argent. Qu'est-ce que nous allons faire, Charles? Mon Dieu! et ces pauvres enfants qui ont faim, qui demandent du pain!

Une chandelle brûlait sur la table, mais sa lueur était si faible qu'on ne distinguait dans la chambre que les deux figures inquiètes et chagrines des enfants, qui s'étaient rapprochés de leur mère et levaient vers elle leurs regards suppliants.

— Serions-nous bien coupables, murmura la pauvre femme en soulevant d'une main tremblante les dentelles qui se trouvaient devant elle sur la table, serions-nous bien coupables, si nous engageons un peu de ces riches inutilités jusqu'à demain pour avoir du pain ce soir?

— Non, mon amie, non, n'aie pas de telles pensées, dit une voix creuse et faible, mais pleine de douceur.

Cette voix partait du coin le plus reculé de l'appartement.

— Oh! non, ne pense pas à cela, répéta la voix. Attendons encore, et Dieu aura pitié de nous, il nous enverra du secours. Il est bon, bon quand il donne, vois-tu, et bon aussi quand il refuse. Il sait ce qui est le mieux pour nos intérêts. Fions-nous à lui, et il ne nous abandonnera pas.

M. Constantin s'était arrêté derrière la porte, et pas un mot de cette conversation ne lui avait échappé.

Le cœur plein d'une émotion indescriptible, il ne put en écouter davantage.

Il se bâta de redescendre dans la rue, et là, il rassembla ses pensées.

Il se rappela qu'il avait passé devant la boutique d'un pâtissier qui se trouvait non loin de celle du boulanger. En deux minutes, il y fut rendu.

La pauvre M^{me} Renaud, pendant ce temps, était tombée à genoux, pour adresser une fervente prière au consolateur des malheureux.

Quand elle se releva, l'espérance était rentrée dans son âme; ses enfants cessèrent de sangloter, et son mari continuait à leur parler à tous de Dieu, qui se plaît à secourir les infortunés, alors qu'ils ont perdu tout espoir.

Soudain, un coup frappé à la porte les fit tressaillir.

La porte n'était que poussée; elle s'ouvrit, et un jeune garçon de quatorze à quinze ans entra avec un large panier de provisions qu'il déposa sur la table.

Les enfants ouvrirent de grands yeux, et M^{me} Renaud recula étonnée.

— Des poulets! du vin! des gâteaux! s'écria-t-elle, cela ne peut être pour nous. Vous vous êtes trompé, mon ami.

— Est-ce que vous n'êtes pas madame Renaud? demanda le garçon.

— Si, répondit la pauvre femme; mais nous n'avons commandé rien de tout cela. Nous n'aurions pas de quoi le payer.

— Payer! répliqua le pâtissier, c'est payé. Autrement, le patron ne vous l'aurait pas envoyé, bien sûr. Quand à être pour vous, j'en suis certain. Je reviendrai demain chercher les plats.

Et il se dirigea vers la porte.

— Ah! à propos, j'oubliais, s'écria-t-il en revenant sur ses pas, ayez soin de pas sortir demain avant dix heures, parce qu'il viendra vous voir.

— Il! qui? demanda M^{me} Renaud.

Le cœur de la pauvre femme était trop plein; elle était tellement étonnée de ce qui leur arrivait, qu'elle ne trouvait pas de paroles pour demander l'explication de ce mystère.

— Qui? répliqua le garçon pâtissier; eh bien donc, le monsieur qui a commandé ce que je vous apporte. Maintenant, bonsoir!

Ah! comment peindre le bonheur qui régna ce soir-là dans la pauvre mansarde! Les enfants firent un repas comme il ne leur était jamais arrivé d'en faire, et leur mère, heureuse de leur bonheur, bénissait la personne généreuse à qui ils étaient redevables de ce bienfait.

Avons-nous besoin maintenant de prolonger ce récit? Disons-nous que le legs de la pauvre Berthe arriva enfin à sa destination? Est-il nécessaire que nous racontions comment, à dater de ce jour, grâce à l'assistance de M. Constantin, la famille Renaud, qui avait été éprouvée, mais non abandonnée de Dieu, retrouva la paix et la prospérité, et comment les médecins, qui n'avaient pu guérir Berthe, réussirent à rendre la santé à l'ancien libraire? On le voit, le legs de la jeune fille porta des fruits bénits, non-seulement pour la pauvre famille, qu'il tira de la misère et du malheur, mais aussi pour son père qui, guéri de son endurcissement, se montra désormais compatissant et secourable envers les infortunés qu'il fut à même de soulager.

L. BAILLEUL.

CHEZ LES YANKEES

Qu'avons-nous besoin de critiquer leurs allures, tandis qu'il y a tant de choses à réformer chez nous?

Si vous aviez, comme moi, voyagé en Amérique, monsieur, vous reconnaîtrez qu'il est bien mesquin de s'attacher à des misères quand on a devant soi un grand peuple qui marche à pas de géant: — *Go head!* en avant! — Telle est leur devise, et ils sont fiers et résolus dans leur force et leur liberté. Pas de tâtonnements, d'hésitations, de demi-mesures. C'est ceci ou c'est cela. — *Go head!* en avant!

J'ai vu s'organiser en quelques heures des entreprises énormes qu'on eût mis des années à créer en France... et je vous citerai un fait, pour vous prouver la spontanéité de leurs résolutions et leur prompt application.

J'étais, il y a quelques années, dans une petite ville maritime des États-unis. La veille, quelques bateaux avaient péri par un gros temps, faute de moyens de secours assez prompts. On en causait sur la jetée, lorsqu'un Yankee, tout en mâchonnant son tabac de la Virginie, propose, entre deux jets de salive noirâtre, de fonder une société de sauvetage. Il tire un carnet de sa poche et s'inscrit lui-même pour cent mille francs.

Le soir même, la société était organisée, les statuts rédigés l'or afflua en masse, et, peu de temps après, les bateaux sauveteurs étaient lancés à la mer au milieu des rudes hourras de la population.

Ceci n'est qu'un fait presque insignifiant, et je ne l'aurais

pas relaté s'il ne devait prouver que, même dans les affaires d'utilité ou de charité, les Américains apportent une décision énergique et prompte, qui est la force de leur caractère et la base de leur prospérité.

L'Américain sait voyager; je parle de celui que ses affaires obligent à un grand déplacement. Il ne se charge pas de bagages inutiles. Son linge? il l'achètera au fur et à mesure de ses besoins. Quand ses bottes seront usées, il emploiera le même système.

Il voyage sur des chemins de fer d'une étendue énorme, la plupart établis sur une seule voie et n'ayant qu'une seule classe. Les wagons contiennent un grand nombre de personnes, et vous passez de l'un à l'autre sur une passerelle qui les relie.

On boit de l'eau fraîche, on mange des pommes, le ticket au chapeau afin d'éviter la demande de l'employé qui, ainsi, d'un coup d'œil, s'assure que vous êtes en règle, et, si par hasard vous ne l'êtes pas, on vous laissera tranquillement continuer votre voyage sans vous prendre pour un malfaiteur.

J'ai vu un pauvre homme partir de Saint-Louis pour un trajet de plus de quatre cents lieues, sans un sou dans sa poche. Quand on lui demandait son billet, il se contentait de répondre:

— Appelé à Albany, par dépêche télégraphique, je suis obligé de n'y rendre, et je n'ai pas d'argent.

— *All right!* disait l'employé d'une voix gutturale, et il passait, laissant le pauvre voyageur tranquille.

La meilleure preuve que l'on puisse donner de la bonté de leurs institutions, c'est que le Français, qui ne s'acclimate nulle part, vit très-bien en Amérique, s'y marie et finalement y reste.

J'en ai connu qui, revenus en France après quelques mois de séjour, reentraient définitivement, pour y mourir, dans leur pays d'adoption.

Si je ne les avais pas vus manger, j'aurais tout à fait aimé les Américains. Mais, grand Dieu! qu'il est donc désagréable de partager leur repas!...

Imaginez, monsieur, qu'ils mettent quatre ou cinq choses à la fois et par petits paquets sur le bord de leurs lourdes assiettes: un morceau de poisson, une tranche de rosbœuf, une ou deux espèces de légumes, de la sauce et quelques feuilles de salade, je ne sais quoi encore; et puis, avec un horrible couteau abominablement large, ils prennent tour à tour un peu de chacun de ces différents mets et le portent à la bouche.

Je m'attendais, à chaque instant, à les voir se couper la langue ou les lèvres, et je vous avoue que cela m'eût causé une secrète satisfaction.

De plus, ils font dans leur verre une petite cuisine qui ne manque pas d'agrément, en y cassant des œufs à la coque qu'ils brouillent ensemble à la façon d'un lait de poule.

Ajoutez à cela qu'ils parlent très-haut, très-vite et avec un accent très-rude.

J'aurais voulu fuir les tables d'hôte et me faire servir dans ma chambre; mais cela est peu usité, et le premier jour on m'apporta un tel pêle-mêle sur un plateau, que je dus y renoncer; pendant toute la durée de mon voyage, je n'ai jamais pu m'accoutumer à leur façon de manger.

O. E.

Avis

Un jeune professeur de comptabilité, marié et père de famille, ayant été employé dans l'administration et dans de grandes maisons de commerce, et offrant sous tous les rapports les plus sérieuses garanties, nous prie de le recommander aux personnes qui seraient à même d'utiliser ses services. Il pourrait se charger de la comptabilité d'une ou plusieurs maisons, ensei-

gner la tenue des livres, faire la correspondance, gérer même un établissement.

Pour plus amples renseignements, écrire ou s'adresser à MM. Ad. Goubaud et fils.

REVUE DES MAGASINS

La Ville de Lyon (3, rue de la Chaussée-d'Antin), partant de ce principe: *noblesse oblige*, et voulant rester ce qu'elle est, c'est-à-dire la première maison de Paris dans sa spécialité, est constamment à l'affût des nouveautés parisiennes, et nulle n'exhibe autant de merveilles.

Ce sont d'élégantes passementeries, des franges de tous genres, des dentelles perlées de jais, auxquelles il faut joindre tout ce qui concerne la garniture de robe, en fait de guipures blanches, noires ou de couleur, car la maison se charge d'assortir toutes les nuances moyennant un échantillon. Aucun magasin n'est mieux fourni de ces mille fantaisies qui constituent le côté coquet de la toilette: gracieuses parures de lingerie; fichus de toutes sortes et de formes différentes: en crêpe de Chine, garni de franges ou de valenciennes, en tulle espagnol uni ou perlé de jais noir, jais blanc, acier poli ou bleuté. Avec de pareils éléments on transforme l'aspect d'un costume.

Quand on examine le comptoir de rubans de *la Ville de Lyon*, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de ces jolis rubans souples à double face, de toutes nuances nouvelles, ou de ces rubans ombrés, si harmonieux de ton, ou encore de ces dessins grecs, bleus, roses, etc., sur fond différent, qui constituent la dernière expression de la nouveauté et dont on fait de délicieuses ceintures, avec nœuds de corsage et de tête assortis.

— Toute la grâce d'une toilette est due à la tournure: de là le soin extrême pris par une femme du monde de se bien juponner. Il ne suffit plus, aujourd'hui, — et c'est ce qu'a si intelligemment compris M. de Plument, — de mettre une petite tournure; la mode est plus exigeante; elle veut le *jupon-tournure*, tel qu'on le trouve dans la maison de Plument (33, rue Vivienne), empruntant les formes les plus appropriées aux besoins nouveaux du costume.

Il y a des jupons exclusivement établis pour la robe à traîne, dont les ressorts sont disposés de façon à produire un léger boursoufflement dans le haut, pour creuser un peu en-dessous, puis renvoyer la traîne en arrière et en faciliter le déploiement. Le système est différent pour les toilettes de ville. En nommant le jupon *Royal*, le jupon *Froufrou* et le jupon *Popillon*, j'aurai désigné ceux qui conviennent le mieux dans les cas ci-dessus indiqués.

Le jupon *Valentine* mérite également une mention; il est favorable au costume de *trotte*, dont il augmente la grâce en lui donnant une certaine crânerie.

SPECIALITÉS

De toutes les découvertes de la chimie moderne, la glycérine est une des conquêtes les plus heureuses. Son action adoucissante est spéciale sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

La maison VIOLET est arrivée à faire entrer la glycérine pour une partie importante dans une série de nouveaux produits dont elle accroît les propriétés hygiéniques. Nous nous faisons un devoir d'en rappeler la nomenclature.

Crème de beauté, préparation extrêmement délicate, à base de glycérine; la plus efficace pour prévenir et faire disparaître les rides et conserver au teint une éclatante fraîcheur.

Cold-Cream à la glycérine, recommandé pour les enfants et les personnes très délicates.

Crème fondante à la glycérine, pour entretenir la beauté et le lustre de la chevelure.

Pâte au miel et à la glycérine pour blanchir la main.

Enfin n'oublions pas la série de *Vinaigres* et *Eaux de toilette* aux parfums si variés, à l'essence de bouquet, au Portugal, à l'héliotrope, au cédrat, aux violettes de Nice, aux fleurs d'Orient, à la verveine, aux fleurs des Alpes.

Nous recommandons à nos lectrices d'adresser leurs demandes à la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel.

MARY D'AUBERVILLE.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.